

SYNOPSIS

What Nature Says se déroule dans deux espaces. Le public est divisé en deux groupes. En fonction du groupe qu'on rejoint, on commence soit dans la salle de spectacle soit dans l'auditorium. Les deux espaces sont reliés par un câble audio.

Dans **la salle de spectacle**, le groupe de spectateurs peut voir et entendre l'exécution d'une composition vocale de 35 minutes, et ce, à proximité immédiate des interprètes qui engagent leur corps tout entier dans la production d'imitations vocales. Dans sa plénitude visuelle, cela donne lieu à un spectacle étrange qui frise le grotesque avec des postures physiques et des actions surprenantes. La salle de spectacle utilise une forme subtile d'amplification ; l'ambiance sonore est donc principalement acoustique.

Dans **l'auditorium**, plongé dans l'obscurité et en l'absence des interprètes et de leur spectacle visuel, le public ne peut qu'entendre cette composition. La performance est toutefois retransmise simultanément de la salle de spectacle à l'auditorium, à l'instar d'une émission de radio diffusée en direct. L'ambiance sonore électroacoustique de l'espace d'écoute fait appel à une architecture ambiophonique des haut-parleurs. Dans la réverbération de la salle de spectacle, on peut aussi discerner la silhouette de l'ingénieur du son, Fabrice Moinet, assis à une petite table de mixage. Il n'ajoute aucun effet technologique ou IQ, étant donné qu'il synthétise et équilibre simplement les signaux sonores entrants pour les faire concorder avec l'acoustique de l'auditorium. Lorsque la lampe rouge posée à côté de lui s'allume, cela signifie que l'enregistrement a débuté. Celui-ci se poursuit jusqu'à l'extinction de la lampe.

Après une **courte pause**, les deux groupes de spectateurs s'intervertissent. Les performeurs interprètent à nouveau la même composition. Cette « reprise » permet au public de revivre la même expérience musicale à partir de différents angles de perception. Les membres du public qui ont d'abord regardé ne peuvent plus qu'écouter, et inversement, ceux qui ont uniquement entendu le morceau dans un premier temps, pourront à présent voir les particularités de la production sonore. Il est révélateur qu'un tel dédoublement entraîne le public dans des états de conscience très différents, comme une astuce perceptuelle qui stimulerait l'esprit et l'imagination, avec la mémoire pour pivot.

Aucun langage n'est utilisé. Cependant, et conformément à son titre – *What Nature Says* (Ce que dit la nature) –, la performance présente un vaste ensemble de sons, extraits d'habitats « naturels » qui peuvent faire penser à un « certain type » de langage. Si la Nature parlait, écouterions-nous différemment ses murmures, ses bruits et ses cris ? L'utilisation du langage comme métaphore permet au monde de devenir un oracle, une source proluxe de messages en quête d'auditeurs pour intercepter son message urgent.

La vidéodocumentation (en version complète) simule les caractéristiques de cette performance en deux volets : elle commence dans la salle de spectacle, mais de temps à autre elle devient floue ou est entrecoupée de bandes amorce noires pour suggérer ce que générerait le fait de fermer les yeux ou de n'entendre que

l'abondance de sons. À 35 minutes et 34 secondes, la vidéo montre l'auditorium, où la même composition recommence. Une reprise... Avec une différence toutefois.

L'œuvre ne suit pas un libretto classique ou une narration explicite, mais une **dramaturgie** conçue avec soin. Les sons sont organisés/orchestrés de manière à créer une panoplie polyphonique qui suggère un voyage d'études panoramique à travers biodiversités des hémisphères nord et sud. Inspirés de prises de son sur le terrain et d'enregistrements naturalistes, les interprètes « reconstituent » ces matériaux et semblent coïncider avec les onomatopées qu'ils produisent. Quelques fois, on entend un paysage sonore complet, stratifié et texturé, d'autres fois on entend uniquement un son isolé qui distingue un élément (une espèce, un événement). Le brassage de scènes stratifiées et d'événements sonores isolés suscite l'impression d'une personne parcourant des archives sonores aux pistes variées.

Tous les sons sont produits par **la voix**, à quelques exceptions près, notamment quand le dispositif/média sonore est mis au premier plan, par exemple, quand on frotte un microphone sur le nylon d'une jupe. Bien que les sons soient des imitations de sons existants et que les performeurs atteignent cet objectif de façon magistrale, la pièce n'est pas chantée purement a cappella afin d'atteindre un illusionnisme virtuose. S'il peut arriver au spectateur d'oublier que la pièce est interprétée par des êtres humains, entendre leurs voix se briser à certains moments ou percevoir une légère différence d'intonation le ramène d'emblée à la réalité derrière la fiction: il s'agit bel et bien d'êtres humains. Leur maîtrise *et* leurs défaillances révèlent le potentiel *et* les limites de leur vocalisation.

Pour en donner une idée, voici un résumé des premières minutes de la pièce.

Dans l'auditorium, on entend un sifflement aux rythmes et ondes d'intensité variés. Cela peut rappeler au public les stridulations de criquets dans un champ qui s'arrêtent dès que quelqu'un approche, mais certains font aussi le rapprochement avec le crépitement du feu, des fuites de gaz, etc. Dans la salle de spectacle, on peut voir les performeurs en cercle pour émettre des sons autour du microphone hypersensible en mode centre-latéral que tient Myriam Van Imschoot. Ils produisent le sifflement avec leur langue contre les incisives et modulent les rythmes saccadés en secouant les bras.

L'ambiance évolue alors vers un son plus mécanique, comme celui du vrombissement de machines dans une usine au loin, ou est-ce le vent que l'on entend ? L'association du vent sur les plaines nous transporte de la chaleur du Sud vers une atmosphère plus nordique qui rappelle les Highlands. Une vague allusion à un air de cornemuse et au bruit d'un survol de mouettes pénètre l'espace avant d'être éclipsée par les sirènes assourdissantes d'une alarme. Dans la salle de spectacle, on peut voir le performeur Mat Pogo produire le bruitage du vent en frottant son microphone portable contre le nylon de sa jupe. On peut également voir les performeurs se rapprocher ou s'éloigner des microphones pour suggérer différentes distances ou proximités, on peut observer leurs changements de scène intenses et rapides, alors que dans l'auditorium, de tels

changements se composent simplement d'une brève « mise en sourdine », d'une coupure, d'un silence avant de passer à un autre paysage sonore.

Bien que les imitations structurent une part importante du matériau de cette composition, la performance **n'est pas une simple devinette**. Tout ne s'appuie pas sur l'identification et la reconnaissance comme une mise à l'épreuve du public face à une énigme. Par le biais du rythme, de la durée et de l'ambiguïté, les sons peuvent également être défigurés ou adopter des écologies d'écoute plus abstraites. L'imagination est mise au défi et il lui faut jongler : une mouche peut devenir un moteur, qui peut à son tour devenir un avion ou simplement redevenir un son qui nous enveloppe de son timbre. Les analogies sont des portes qui mènent à différents segments du monde et donnent accès à une perspective interculturelle. On n'est jamais sûr de la prochaine destination. Le bruit de tronçonneuses dans une scène de déforestation peut soudain révéler la beauté d'un concert de musique bruitiste. Qu'est la pollution sonore, qu'est la musique à nos oreilles ? Comment se fait-il que la nature ait tant de registres ?

À mesure que la performance évolue, **on ressent graduellement un sens plus prononcé du suspense**. Durant le processus de création, des « situations de crise » étaient importantes. De nombreux enregistrements brossent le portrait sonore d'espèces ou d'habitats en danger. Un biotope *sain* distribue de manière égale des créneaux de temps et de fréquence à toutes les espèces vivantes et aux éléments du paysage sonore ; un biotope *malsain* (ou sous tension) perd cet équilibre et force les espèces à de nouveau chercher une place dans l'image symphonique agrandie.

Une **note finale** : à 33 minutes et 33 secondes, la vidéo montre les spectateurs de la salle de spectacle qui croient la pièce terminée. Ils applaudissent. Les performeurs commencent à se mêler aux applaudissements. Ils imitent le battement des mains, crient bravo et chuchotent ou parlent comme si le public était en train de sortir. Dans l'auditorium, le public peut être porté à croire qu'il est le témoin invisible de la fin de la performance, alors qu'en fait cela fait toujours partie de la pièce, qui se poursuit et déploie différents niveaux de ruse, imitant même le public à présent. Jusqu'au cri final dominant du kookaburra (martin-chasseur géant), un oiseau australien connu pour son chant qui ressemble à un rire. C'est lui qui a « le dernier mot ».

WNS est/était à l'affiche de festivals sur l'écologie (Kiasma, Kaaiteater), le post-humanisme (Impossible Futures, Campo) ou la performance radiophonique (Buda). La performance peut se donner dans tout lieu disposant de deux espaces pouvant être reliés par câble.

Pour plus d'information : http://oralsite.be/pages/What_Nature_Says